VERONICA BARONE (1856-1878)



Au XIXe siècle, l'histoire de VERONICA BARONE (1856-1878), dont la brève existence se déroule tout entière à Vizzini (Sicile), illustre de façon originale la dimension liturgique du jeûne mystique.

Baptisée sous le nom de FEBRONIA, elle est l'aînée des cinq enfants du pelletier Francesco et de son épouse Vincenza, réputés pour leur piété sans ostentation, leur affabilité et leur charité - aussi discrète que généreuse - à l'égard des pauvres. La famille habite une agréable maison au centre de la cité, où la fillette connaît une enfance protégée, d'autant plus heureuse que son caractère facile, sa vivacité naturelle et sa précoce beauté la font choyer par son entourage. Pourtant, quelque chose déroute les parents : FEBRONIA a en horreur tout ce qui la met en valeur, et ce très tôt ; dès l'âge de quatre ans, elle dénoue les tresses que vient de lui faire sa mère ; elle ôte de ses robes rubans et colifichets, se sépare sans regret des

petits bijoux que lui offrent sa marraine, ses tantes :

«Ce ne sont pas là des choses pour moi, le Seigneur ne veut pas que je porte de semblables vanités !».

On se demande d'où lui viennent de telles inspirations, tout comme l'extraordinaire ferveur qui la pousse à se retirer dans un réduit où elle a dressé un petit autel orné d'images de saints : durant des heures, elle prie et converse avec ses amis du ciel. Fantaisies d'enfant ?

Un jour, elle se blesse incidemment avec une alêne oubliée sur un fauteuil ; elle serre les dents - l'aiguille a touché le fémur - et supporte pendant trois jours la douleur, sans rien dire ; il faut qu'elle soit au bord de l'évanouissement pour que sa mère découvre l'énorme abcès qui s'est formé à partir de la plaie. On fait venir le médecin, et tout rentre dans l'ordre. Mais on se pose des questions sur cette fillette singulière.

A l'âge de cinq ans, FEBRONIA tombe malade ; épuisée par une fièvre infectieuse, le corps couvert de plaies purulentes, la voici bientôt à toute extrémité. Soins et médications se sont révélés vains et, en désespoir de cause, les parents implorent SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Le 3 octobre 1862, vigile de la fête du saint, la guérison se produit : instantanée, complète et définitive, elle est tenue par tous - médecins compris - pour miraculeuse. L'enfant affirme avoir vu une belle dame qui lui a dit s'appeler VÉRONIQUE GIULIANI et venir de la part de Dieu pour lui redonner la santé. La perplexité de son entourage est grande. Puis la vie reprend son cours, sereine : quelques mois d'école - juste pour apprendre à lire, le reste étant jugé superflu sinon dangereux -, et les travaux domestiques, le catéchisme avec une pieuse cousine, les cérémonies religieuses.

FEBRONIA montre une ferveur et une maturité spirituelle si remarquables qu'elle est autorisée à communier dès l'âge de sept ans, fait exceptionnel à l'époque (il a fallu une dispense de l'autorité ecclésiastique). Bientôt surviennent extases, visions, don de double vue, annonce d'événements à venir. La famille est désemparée en face de ces étrangetés, lorsqu'elle les entrevoit : en effet, la fillette veille jalousement à garder son secret. Seul son confesseur reçoit la confidence de longs et fréquents colloques avec le Christ, la Vierge, SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, et surtout les saintes CLAIRE et VÉRONIQUE GIULIANI, que l'enfant nomme affectueusement ses grandes soeurs ; le prêtre est d'abord déconcerté, mais après tout, pourquoi pas ? Dieu est libre de ses dons, et cette fillette est si différente des autres.

Un jour de l'été 1869, l'adolescente - elle va sur ses treize ans - entend une voix sortir du crucifix devant lequel elle prie :

«Prépare-toi à la guerre !».

Elle ne comprend pas. Le 13 septembre, vigile de l'Exaltation de la Croix, le même crucifix s'anime, le Christ lui montre son coeur étincelant de lumière et lui présente une croix. Bientôt après, elle s'alite, frappée d'un mal inexplicable : comme DOMENICA LAZZERI ou JULIANA ENGELBRECHT, elle est dévorée par une fièvre brûlante accompagnée de crampes et de convulsions qui écartèlent littéralement son corps.

Devenue grabataire, elle met à profit cette maladie pour s'absorber dans la contemplation de la Passion du Christ, offrant l'épreuve à Dieu pour la conversion des pécheurs, «à commencer par la mienne», dit- elle.

Neuvaines de jeûne mystique

Le 18 mai 1871,après plus de deux années de souffrances continuelles que rien n'a pu soulager, FEBRONIA annonce soudain avec calme :

«Je vais mourir !».

Ses proches, déjà affligés par ses infirmités, sont vivement commotionnés.

De fait, quelques minutes plus tard, elle est en proie à des spasmes d'une telle violence que tout le monde autour d'elle prend peur. On envoie quérir des médecins - les docteurs INGUANTI et GALANTE - et le confesseur. L'adolescente est étirée sur son lit, les bras en croix, les mains serrées, les pieds l'un sur l'autre, la tête inclinée. A peine l'effleure-t-on, que le corps entier est agité de secousses comme si un courant électrique le traversait. Ayant épuisé la panoplie des médications en usage à l'époque, les docteurs finissent par préconiser des doses massives de sulfate, que la malade rejette aussitôt au prix de souffrances accrues. Un bain glacé finit par avoir raison des convulsions, mais le coeur s'arrête. FEBRONIA est bien morte, les médecins ne peuvent que dresser constat du décès, le prêtre s'efforce de consoler les parents désespérés. Le cadavre est exposé durant cinq jours, glacé, immobile.

Par centaines, les habitants de la localité et des environs viennent se recueillir devant leur petite sainte.

Au soir du cinquième jour, alors que les obsèques sont envisagées pour le lendemain, de pieuses femmes croient déceler quelques signes de vie dans le corps inerte. Ce n'est pas une illusion, bientôt FEBRONIA ouvre les yeux, joint les mains, les tend en avant ; ses lèvres bougent parfois, comme si elle parlait à quelqu'un ; mais elle est totalement insensible à ce qui l'entoure. Appelé à la hâte, le confesseur parvient en vertu de l'obéissance à se faire expliquer par l'adolescente qu'elle est en colloque avec la Vierge Marie. Cet état extatique se prolonge quatre jours entiers sans interruption.

Au matin de la Pentecôte, le 27 mai 1871, FEBRONIA est libérée en un instant de tous ses maux ; elle se lève et se rend à l'église paroissiale pour y entendre la messe en action de grâce. Elle est aussi fraîche et vaillante que si elle n'avait jamais été malade, et elle n'a absorbé strictement aucune nourriture durant neuf jours entiers ! Tout le monde crie au miracle, on le comprend, puis la vie reprend son cours habituel.

Pas pour longtemps. Le 30 mai, neuf jours avant la Fête-Dieu, FEBRONIA retombe dans l'état de prostration qu'elle a déjà connu. Le troisième jour, son corps secoué de convulsions s'étire comme s'il était crucifié, et elle endure pendant soixante heures des souffrances si atroces que l'entourage n'en peut supporter le spectacle. Seul le confesseur, qui entrevoit la signification de ces phénomènes, est en mesure d'encourager sa fille spirituelle.

A la Fête-Dieu, FEBRONIA - qui une fois de plus n'a rien mangé ni bu pendant neuf jours - ne recouvre pas la santé : elle sera guérie le 9 juillet, en la fête de SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI, et revêtira avec joie la bure des tertiaires capucines séculières, prenant le nom de VÉRONICA, en hommage à sa céleste protectrice. Elle n'a que quatorze ans et demi.

Pendant une année environ, VÉRONICA mène une existence presque normale, consacrée à la retraite silencieuse, à la prière, aux travaux domestiques. Sa mère et ses cousines notent simplement qu'elle mange très peu - cinq grains de raisin par ci, trois cerises par là (en l'honneur des cinq plaies du Christ ou de la Trinité) -, et que parfois surviennent des neuvaines dejeûne absolu, en préparation aux grandes fêtes liturgiques. Le 26 octobre 1872, Monseigneur MORANA, évêque de Caltagirone, vient à Vizzini pour rencontrer cette diocésaine dont il se dit tant de choses étonnantes ; il en profite pour lui administrer privément le sacrement de confirmation. C'est comme s'il ne manquait plus que cette démarche pour que VÉRONICA fût libre de répondre sans réserve à sa vocation.

A partir de cette date, elle participe chaque semaine - du jeudi midi au vendredi soir - à la Passion du Christ, qu'elle contemple en des visions d'un vérisme terrifiant et dont elle explore progressivement les profondeurs : douleurs physiques du Sauveur, au fil des stations du chemin de croix, mais aussi son agonie à Gethsémani, ses souffrances spirituelles et morales jusqu'à l'ultime déréliction du Calvaire. Parfois les stigmates apparaissent sur son corps. Ensuite, jusqu'au dimanche matin, elle partage les douleurs de la Vierge Marie. Le reste de la semaine, elle se livre à des austérités inouies : elle dort à même le sol, se flagelle au sang, porte cilice.

Elle a reçu mission de se faire médiatrice de pardon pour les pécheurs, dans la droite ligne du charisme de SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI. Sa prière est continue, universelle, embrassant des intentions d'une rare originalité pour l'époque : l'oecuménisme, la sanctification du Peuple de Dieu, et surtout des prêtres, par la voie de l'enfance spirituelle, le salut des Juifs et des musulmans.

Elle n'en connaît pas moins la déréliction, les tentations contre la foi, la calomnie, et jusqu'aux sévices diaboliques comparables à ceux que subirent le saint CURÉ D'ARS ou YVONNE-AIMÉE DE MALESTROIT.

Sa doctrine, très novatrice, est fondée sur l'acceptation de la «suave douleur du pur pâtir d'amour».

Inédie totale.

VÉRONICA cesse de s'alimenter. Désormais, l'Eucharistie quotidienne sera sa seule nourriture. Pendant quelques mois, elle grappille encore ça et là quelque baie dont elle suce la pulpe, puis n'absorbe plus rien.

Elle n'éprouve aucune aversion pour la nourriture, elle n'a plus faim, ne peut plus rien ingurgiter sans le rendre aussi- tôt, au prix de vives souffrances. En revanche, elle attend chaque matin avec impatience l'Eucharistie, qui lui redonne visiblement forces et éclat ; s'il arrive qu'un jour elle ne puisse communier, elle est à toute extrémité, près de mourir. L'inédie de VÉRONICA durera au moins trois années. Le professeur ZAPPALA, venu en décembre 1877 étudier le cas - contre lequel il est très prévenu - doit s'incliner devant la réalité des faits. Elle lui confie qu'elle n'a aucune excrétion depuis des années :

«Si je ne mange ni ne bois, pourquoi serais-je Soumise à ces nécessités ?»

Comme il lui fait remarquer qu'elle absorbe chaque jour l'hostie, elle réplique en souriant :

«Eh, docteur, tu veux m'abuser ? Tu sais bien qu'il n'est rien, dans le sacrement de l'Eucharistie, qui soit rejeté par le corps : le Seigneur ne s'incorpore-t-il pas totalement à notre âme ?»

Le médecin ne se contente pas des affirmations de la malade - depuis deux années elle est atteinte de tuberculose pulmonaire et souffre d'un cancer de l'oreille gauche interne qui lui cause des douleurs si atroces qu'elle serre les dents pour ne pas crier -; il interroge ses proches, la soumet à un contrôle sévère, s'entoure d'une équipe de confrères qui multiplient les investigations et renforcent la stricte surveillance dont la stigmatisée fait l'objet : la réalité de l'inédie est mise en évidence.

De plus, comme signe qu'elle ne ment pas, VÉRONICA annonce qu'elle sera guérie instantanément le 8 décembre, solennité de l'Immaculée Conception.

Le professeur et les collègues qui l'accompagnent ne peuvent retenir

un sourire sceptique. Or, au matin du jour dit, toute trace de phtisie et de cancer a disparu : à la place de l'odeur nauséabonde diffusée par la purulence de l'oreille, une exquise fragrance de lis remplit la chambre de la malade, qui a retrouvé en une nuit la fraîcheur de son teint et son embonpoint.

VÉRONICA BARONE meurt le 5 janvier 1878, à l'âge de vingt et un ans.

Son extraordinaire réputation de sainteté - sa prière et ses pénitences, le don de conseil dont elle faisait preuve envers les nombreuses personnes qui venaient la visiter, son humilité et son souci de la sanctification du clergé, qui l'entoura toujours d'une particulière vénération - a incité l'Ordinaire de Caltagirone à entreprendre en 1919 la procédure en vue de sa béatification.

Comme ELISABETH ACHLER jadis, VÉRONICA BARONE a été amenée à l'inédie totale à la faveur de rythmes liturgiques qui constituaient une préparation et qui donnaient au phénomène une signification, une lisibilité spirituelles.

Là encore, les entours prodigieux du jeûne extraordinaire (notamment la guérison miraculeuse de maux incurables) ne permettent pas de réduire celui-ci à la simple anorexie mentale, non plus que le dynamisme apostolique dont fait preuve la jeune mystique.